



## NOTE D'INTENTION

Les lieux où se déroulent des événements politiques importants m'intéressent particulièrement. D'abord parce qu'ils sont révélateurs des transformations qu'opèrent les sociétés. Ensuite car ce sont des terrains idéaux pour observer comment les êtres humains s'adaptent à des nouvelles situations de vie.

En 2012, j'étais en Méditerranée, en Grèce, au coeur de la crise migratoire liée à l'afflux massif de migrants africains et asiatiques par la frontière gréco-turque. Pendant un an, dans le quartier Kipseli, appelé par les migrants eux-mêmes « le quartier des noirs », j'ai filmé trois jeunes Ivoiriens dans leur attente à Athènes puis dans leur départ vers la Serbie. A travers ces histoires personnelles, je voulais donner à connaître les réalités humaines de cette vague de migration. Tordre le coup aux préjugés en donnant corps aux situations concrètes pour mieux comprendre qui sont ces migrants - cet « autre soi » - et observer pourquoi et comment ils font leurs choix. Et cela, dans un contexte d'une mondialisation à deux vitesses qui ne leur laisse que peu de marge de manoeuvre, mais dans lequel ils arrivent tout de même à composer.

Dans ce nouveau film, je souhaite encore raconter des personnes prises dans la marche de la « grande » histoire. Ici, le décor naturel est celui des steppes et des plateaux de la province de Neuquén, région située au centre ouest de l'Argentine, au pied de la Cordillère des Andes. Depuis 2013, le gouvernement national et les compagnies pétrolière exploitent massivement cette zone semi-désertique et peu peuplée. Dans l'imaginaire collectif, l'appropriation de ce désert rappelle la conquête du far west, avec ses décors de western, son esprit pionnier et ses promesses d'abondance. Lieu de propagande et d'enrichissement, la steppe patagonne est devenue aussi un lieu de pouvoir et de rapport de force. Entre les populations et les entreprises d'abord, ainsi qu'à l'intérieur même du monde du pétrole.

Le pouvoir est un facteur déterminant dans les décisions que prennent les individus. J'ai pu l'observer dans sa capacité à proposer des options à ceux qui veulent bien s'adapter, notamment en attisant la convoitise et en incitant à la compromission. J'ai pu aussi l'observer à d'autres moments dans sa toute puissance, réelle et symbolique. Aujourd'hui, en Patagonie, l'activité pétrolière fait consensus. Le changement semble acté. On appelle ça le « progrès ». L'enjeu est maintenant de savoir ce que vont devenir les populations.

J'ai côtoyé cette réalité pendant près d'un an et demi. Dès 2013, j'ai été amené à connaître ce territoire et les gens qui y vivent. Depuis, j'y suis fréquemment retourné. Pour mieux comprendre d'abord, puis pour écrire, et enfin pour faire les repérages de ce projet de film.

Mon intention est de faire un portrait de ce nouvel eldorado en mettant au premier plan ceux qui sont en général invisibles ou que l'on connaît mal. Ceux qui ne font pas partie de l'histoire officielle telle qu'elle est racontée par la littérature ou la propagande mais qui sont paradoxalement les plus révélateurs de l'époque que nous sommes en train de vivre, déjà car ils sont les plus nombreux.

Je me suis d'abord rapproché de ceux qui arrivent, ceux qui viennent de loin pour tenter leur chance. Cécilia est prostituée, José Luis, ouvrier. Je les ai choisis pour leur caractère représentatif des pionniers et leur détermination à réussir. Tous deux habitent dans un petit village transformé en base opérative du gisement où règne l'ambiance du pétrole, de l'argent et des hommes seuls. Dans un premier temps, la vie de Cécilia et de José Luis m'a semblée triste. Je les croyais sans capacité de libre-arbitre et de distanciation ; des sortes d'automates qui feraient le sale boulot de l'industrie. Mais en apprenant à les connaître, j'ai eu accès à la logique qui accompagne leurs décisions, notamment sur ce qu'ils sont disposés à accepter pour atteindre leurs objectifs. Dans l'espace de la confiance, José Luis assure qu'il s'en fout, du pétrole, de l'eldorado, du syndicat. Aux abords de la retraite, il n'a qu'un intérêt : construire une petite maison à sa femme pour qu'elle puisse enfin avoir un chez soi, être à l'aise. Cécilia, elle, ne voulait pas être « pute », mais finalement, ça lui va. Son problème, aujourd'hui, ce n'est pas son rapport au corps et à la violence du travail qu'elle exerce, c'est de devoir mentir à sa famille et de devoir assumer une double vie, une officieuse avec ses clients et une officielle avec ses proches.

Cette attitude pragmatique mais parfois douloureuse, je l'ai aussi observée chez les habitants de la Patagonie, ceux qui sont enracinés dans le paysage et la tradition locale.

Pampa est un pionnier du siècle dernier. Il est venu dans cette région car il savait qu'il pourrait y trouver une terre pour s'installer. À la fois poète, brutal, généreux et solitaire, sa personnalité est révélatrice de la culture gaucho et d'un lien particulier à la steppe, à l'histoire. Pampa est un petit éleveur mais sa production de bétail suffit à le nourrir. Toujours aimable avec les travailleurs pétroliers, il est disposé à ne pas s'opposer à cette activité à partir du moment où il peut rester ici et qu'on lui donne un peu d'argent. Cette posture d'acceptation m'a d'abord troublée car il me semblait qu'elle sonnait le glas de nos ambitions collectives en reconnaissant le droit des multinationales et des États à disposer de nos terres sans nous consulter. Mais encore une fois, en regardant sa situation « de côté », j'ai pu comprendre que le choix de Pampa avait été mûrement réfléchi et qu'il résultait d'une incapacité à en imaginer d'autres possibles.

Le quatrième personnage, Relmu, une indienne, incarne la possibilité de la lutte. Ce qui m'intéresse chez elle, c'est la clarté de son positionnement politique devant un pouvoir qu'elle juge illégitime et autoritaire. En la côtoyant, on peut aisément comprendre le lien que les mapuches ont avec cette terre et les raisons pour lesquelles elle est déterminée à la défendre. Ce sont les populations les plus anciennes vivant sur ce territoire. Celles qui ont construit le rapport le plus fort et le plus permanent avec ce qu'elles appellent le puelmapu (« la terre de l'est » en langage mapudungún). Pourtant, là aussi, l'observation du réel me surprend. La ligne extrême qui vise à empêcher l'arrivée des pétroliers est mise à mal. La conquête est inéluctable et les positions mapuches apparaissent parfois comme des postures de principe, puisque dans les faits, il n'y a pas d'autres possibilités que de fléchir, que de négocier.

À travers Relmu, encore une fois, on est au cœur de la question qui traverse toutes ces personnes : com-

ment faire face à cette nouvelle situation qui s'impose ? La marge de manoeuvre est faible. Elle se rétrécit encore quand leurs actes et décisions engendrent des conséquences chez d'autres membres de la famille. C'est le cas des enfants de Relmu, qui s'estiment fatigués d'une vie où le conflit avec les gouvernements et les multinationales est devenu leur quotidien. Ils voudraient que ça s'arrête, pour pouvoir vivre autre chose. Sensible, à l'écoute, leur mère entend, puis prend des décisions en favorisant ce qui lui semble le plus juste. Ce moment de réflexion, ce présent en tension, constitue le réel que je veux capter ; réel où l'urgence d'une décision s'impose et donne une relecture de soi et de ce qu'il est bon de faire.

Grégory Lassalle